

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Le pugiliste Ou sortie autobiographique sur le théâtre d'un ring de boxe

Nicolas Tremblay



Numéro 94, été 2008

Sorties

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2008). Le pugiliste : ou sortie autobiographique sur le théâtre d'un ring de boxe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 54–58.

Le pugiliste  
(Ou sortie autobiographique  
sur le théâtre d'un ring de boxe)  
**Nicolas Tremblay**

**T**EMPS AUTOMNAL ordinaire de crépuscule à Kénogami, au cœur des arômes puants de la papeterie Price, en septembre 91, dans un gymnase pas très loin de la vaseuse rivière au Sable, qu'enjambe un pont nommé Nelson, sans âme aucune, inesthétique. M'attend dans le coin rouge du ring Cory Mcquillian, venant de loin, de Terre-Neuve, où autrefois on allait pêcher la morue en vrac avant d'envahir la vallée laurentienne pour chasser la peau du castor avec, encore chaud, l'animal dessous puis duper les Amérindiens à l'aide de quelques breloques très insignifiantes et moult eaux-de-vie imbuables. Au microphone, on entend dire haut et fort le bleu du coin, signifiant avec emphase que celui qu'on désigne sous le nom très platement commun de Tremblay (cette race pure de colons défricheurs, venus de Charlevoix au Saguenay, nombreux là-bas maintenant comme une horde de moustiques), est *chez eux*, le p'tit gars, acclamé par une foule vendue d'avance à sa cause et patriotique jusqu'au sang. Doit jouer en cet instant, je présume, une toune très kitsch du genre de « L'œil du tigre » dans des haut-parleurs criards et surdimensionnés, avec au travers ou dans le paquet ma mère hystérique qui s'égosille, et la foule, ivre et partisane, scandant quelque chose comme mon petit de nom sur le rythme de la musique : ni-co-las, ni-co-las, ta-ta-dam, ta-ta-dam, tandis que moi, sautillant sur un sol gommé de bière renversée et jonché de verres de plastique écrabouillés, je suis maigre, l'air d'un assemblage d'os, décharné, avec sur le dos (façon de parler) des bottes de boxeur aux pieds, des bas de boxeur, un short et une camisole de boxeur, mais aussi une coquille de boxeur, des bandages sous des gants bleus de boxeur et un casque de boxeur. (Un fin connaisseur de la chose aura remarqué qu'il manque à l'attirail le protégé-dents, dissimulé en fait dans le bas — et non pas dans la

chaussette qui, pour le Québécois, est un bas —, à hauteur du mollet, au-dessus de la botte de boxeur, sommet qu'il est normal d'atteindre pour un bas quand on sait de quoi on parle. Mon entraîneur de pugilistique avait eu cette idée peu géniale de mettre à profit l'élastique du bas serrant la patte du boxeur un peu sous la rotule pour y ranger le moule à dentition de matière plastique. Il faut comprendre, quand on est un tant soit peu perspicace, qu'un entraîneur dont tout le poulailler va à l'abattoir à tour de rôle dans une seule soirée ne peut pas s'occuper de tous les protège-dents du monde. Quiconque connaît l'épisode des pierres à sucer de Molloy sait justement — par analogie — qu'il est impossible d'assurer un semblable roulement avec pour seules poches celles d'une seule veste portée par un seul cerveau d'homme sans qu'il y ait risque de confusion ou mélange interpersonnel de salive. Ainsi, l'entraîneur, lui aussi natif de Jonquière, Larouche est son patronyme, remettait-il la responsabilité sportive de cette part d'équipement au boxeur ; l'élastique du bas se substituait alors aux mains, emprisonnées sous les gants, plus aucunement préhensiles les mains puisque fermées en poings, bonnes qu'à cogner ; le boxeur est ainsi réduit à une sorte de perte d'autonomie, n'ayant plus l'usage de ses doigts, incapable le temps du combat de récurer ses cavités nasales, de boucler ses lacets, de remonter le short qui descend sur sa taille ou de retirer lui-même ses gants sans l'aide d'un tiers.) Le moment où j'entre sur le ring, plié en deux pour passer entre les câbles, est immédiatement suivi d'un rituel ridicule auquel je dois me prêter par obligation, celui voulant que le boxeur marque son territoire en sautant sur le tapis comme un poulet décapité, qu'il passe devant l'adversaire l'air insolent puis devant l'arbitre, ce troisième homme dans le ring, comme disent les Anglais, pour le saluer sans trop de déférence, puis qu'il continue sa course jusque dans son coin et, de là, qu'il boxe avec son ombre qui n'en demande pas tant, comme ça, pour rien, sous les projecteurs, sinon pour épater la galerie et garder au chaud son vulgaire sac de viande. Il faut toutefois cesser de secouer ses baguettes avant que le troisième homme n'arrive pour l'inspection de l'équipement, l'entraîneur — qui sent venir le moment — te tire, à cet instant, ta robe de chambre marquée P.Q., extirpe le protecteur

buccal du bas, le rince et te le met dans la bouche ; l'arbitre vérifiera qu'il est en place en te singeant un sourire, en bon australopithèque tu l'imiteras, il te tapera ensuite le machin avec le dos de sa main, discrètement, tout en te parlant des trucs que tout boxeur sait puisqu'il est là pour de vrai, dans le ring, c'est une simple distraction idiote pour que t'oublies que, lui, il te toucherait le zizi si le bouclier ne le mettait pas comme il faut à l'abri des malotrus. Celui-là qui, aujourd'hui, me fait l'attouchement est un original, ex-tireur d'élite revenu de la Seconde Guerre avec trois doigts en moins parce qu'un Boche, moins précis que lui, lors d'un duel au pistolet, n'a atteint que sa main droite avant de dépasser touché pile, le nazi, entre les yeux, là où ça ne pardonne pas. Entre nous, les boxeurs, on se dit qu'il vaut mieux ne pas tomber groggy avec le mutilé puis qu'il te compte jusqu'à huit avec ses sept doigts parce que là, des chandelles, on en hallucinerait trente-six pour de vrai, et que surgiraient la cavalerie, les bombes et la pluie de balles. Bon pour le cercueil que tu deviendrais alors, raide mort. Mais bizarrement le boxeur, au moment d'entrer dans le ring et de déclencher les hostilités, n'y pense pas à cela, la mort, ni crainte ni peur ne glacent son sang, c'est plutôt un autre genre d'appréhension qui lui taraude l'esprit, d'un genre plus subtil, plus farfelu et superficiel aussi, en rapport avec la fierté qui a horreur du ridicule de la défaite ou de l'air stupide que prend un corps au tapis, désarticulé, comme en crise épileptique. Mcquillian, mon adversaire, est d'une autre trempe toutefois, d'une espèce bizarre, un brin masochiste, qui se risque entre les câbles sans même posséder les quelques rudiments du sport, dansant mal, frappant sans autorité ni imagination et ne sachant pas parer les coups. Inconséquent, idiot, benêt sur les bords, le boxeur masochiste a ceci de particulier qu'il continue à fouler le ring avec l'espoir de remporter le combat malgré ses échecs successifs ; il n'apprend pas de ses expériences, n'améliore jamais son style de débutant mais se bat chaque fois avec un courage hypertrophié incompatible avec ses inaptitudes et sa nullité indécorable. (Cette dernière description qui concerne le style de Mcquillian ne respecte pas ma propre logique narrative. Car n'ai-je pas posé dès le début une simultanéité entre le temps de l'action de l'histoire et celui du récit ? Alors,

comment se peut-il que je sache maintenant comment boxe Mcquillian avant même le premier son de la cloche, moi qui le vois et l'affronte pour la première fois? Bien sûr, techniquement, cette anticipation se peut et se justifie par des procédés d'ordre littéraire dont je ne suis pas dupe — toi-même, lecteur, mon semblable, tu as désormais l'habitude de ces leurres. Et puis il y a aussi cet autre simulacre qui te tarabuste, c'est-à-dire cette association directe entre auteur et personnage qui sombre dans l'autobiographie de bas étage où je me raconte, déphasé, en avance sur mon temps narratif, comme je fus, en 91, quand tout autour de moi se répandaient les miasmes putrides des papeteries jonquiéroises...) Une fois parvenus à mes oreilles le tintement de la cloche et le mot impératif « Boxe! » proféré par l'arbitre tout de blanc vêtu, à ce moment précis où je m'avance pour frapper l'autre pugiliste, je sens sur mes épaules la chaleur des projecteurs rayonnant comme un Dieu-Soleil au-dessus de ma tête de boxeur casqué. C'est toujours la même chose qui se produit à cet instant, une manière de décollation de l'âme malgré le casque qui serre le crâne, je me vois boxer par automatisme — jab, jab, pivotement, jab-direct-crochet, recule, revient, double-jab, main droite au corps, parades, esquives, déplacement, jab, etc. — alors que tout le reste de ma réelle substance psychique flotte quelque part dans les airs au sein des effluves de tabac et de l'ambiance spectrale que cela crée sous les halos laiteux des projecteurs. Je continue d'entendre le brouhaha des encouragements, les cris de cochon égorgé de ma mère, les directives de l'arbitre à la main mutilée, les couinements de mon adversaire en souffrance, ma propre respiration, mais c'est malgré tout et paradoxalement un silence feutré qui règne dans ma cervelle en congé de ma carcasse, de ma charpente squelettique animée par automatisme — il paraît que c'est dû à l'entraînement intensif et aux répétitions infinies qui lui sont inhérentes: frappe, frappe, refrappe, esquive, re-esquive, frappe, déplace, etc. —, il y a donc, disais-je, un silence, une ambiance de cimetière, un sifflement spectral tout juste entre mes tempes, là où ça se disloque et se fragmente de ce qui, normalement, soutient et relie mes cellules et mes synapses en un tout bien organisé avec ma rarissime viande. En fait, Mcquillian, médiocre,

n'offre sa personne qu'à un théâtre où se joue une guerre, déplacée et transposée sur cette arène en guise de scène, entre un fils et son Père, lequel — directeur de cette académie jonquiéroise de pugilistes olympiques, organisateur du championnat canadien — me contraint, de par son joug, à cette dissociation mentale. Je boxe sans le vouloir, sachant que mon géniteur surveille ma chorégraphie, s'y projette même par fantasmagorie, comme s'il transmigrerait dans mon corps que je lui abandonne, le temps des trois rounds réglementaires, jouit de voir tel un Narcisse sa semence s'animer sous ses yeux sous les traits d'un pugiliste. Mais, hors de cette irréalité, on le voit bien que ce corps n'a pas l'étoffe de la chose désirée, et qu'à la fin, quand on le dira vainqueur et que je l'aurai réintégré, je recomposerais dans son faciès les traits d'un dégoût profond à l'égard de ce jeu de dépossession et de mainmise absurde. Après Mcquillan, il me restera à battre Paton, un Ontarien plus redoutable ; ce sacrifice sera le dernier, par la suite il est entendu que je décroche pour de bon de la compétition pugilistique, au grand dam du Père. N'empêche, ma révolte adolescente est imparfaite, ma sortie, ratée, de même que mon meurtre symbolique, car une ultime redevance m'est imposée, un dernier sursaut de colère du tyran. Mes espadrilles de jogging — du genre à coûter 100 piastres mais à te donner du souffle quand tu t'entraînes pour la gloire du patronyme en vue d'une bataille digne des plaines d'Abraham — seront remboursables. Je vois là — maintenant, alors que j'écris, débarrassé des feux du projecteur et à des lieues de l'odeur de pet de l'usine Price — une belle façon de se venger, par perversion fétichiste, du fils si peu rebelle, d'imaginer l'atteindre en visant une de ses parties, en lui dictant encore une fois, mais en désespoir de cause, métonymique, que tout commence pour un boxeur par un bon jeu de pieds. Déchaussé, fils, tu es pitoyable, médiocre, hors circuit, bon à mettre aux ordures ou à souler comme un Peau-Rouge, ce reste nuisible et excrémental que refoule le territoire.